

Bulletin de Liaison NSAE Numéro 40 – mai 2023

Sommaire:

Échos de l'Assemblée générale	page 2
Françoise notre amie	page 3
Et si la santé guidait le monde	page 4
Soutenabilité environnementale	page 6
Ce qui fait la richesse d'une société	page 7
L'écologie articulée au soin	page 8
Les valeurs du soin comme riposte	page 9
Livret de la célébration	page 12
Un printemps qui se fait attendre	page 15
Communiqué de presse	page 20
Hommages à Jacques Gaillot	page 22

Échos de l'Assemblée Générale

Les 25 et 26 février derniers, nous nous sommes retrouvés, une cinquantaine, autour du thème « Une politique de santé de la Terre et des Hommes » et plus largement de la vie de notre association. Ce bulletin se propose donc, dans une première et large partie, d'en retracer les éléments importants. En commençant par l'hommage à Françoise Gaudeul, rendu non seulement à l'infatigable secrétaire et rédactrice de nos précédents Bulletins, mais aussi et surtout à la personne rayonnante et chaleureuse qui reste présente dans nos cœurs.

De larges extraits de l'exposé d'Éloi Laurent, « Et si la santé guidait le monde ? », présenté dans le précédent bulletin, ont été visionnés et suscité des débats en partie reproduits ici, ainsi que ceux des deux ateliers dont les thématiques avaient été définies par les participants.

Nous reprenons aussi les interventions croisées de Bruno Dallaporta et Faroudja Hocini, « Les valeurs du soin sont-elles des valeurs de la démocratie et des valeurs de l'écologie ? », qui ont suscité un large intérêt et donné lieu à de riches échanges.

Retour enfin sur la belle célébration de clôture, préparée et animée par le groupe NSAE-Cher.



Françoise notre amie

Françoise Gaudeul était une personne de communication et de partage.

Elle avait beaucoup de qualités relationnelles, faites de chaleur humaine et d'écoute. Ces qualités se sont manifestées dans les responsabilités qu'elle a assumées au sein de NSAE, en particulier dans nos moyens de communication (secrétariat du Conseil d'Administration, réalisation du Bulletin de liaison, alimentation du site internet...).

Sa foi, à la fois authentique et ancrée dans la vie, vitalisait nos échanges. Elle avait de grandes qualités d'accueil, avec une présence souriante. Elle avait à la fois de la rigueur, du discernement et de la combativité dans la défense des causes pour lesquelles elle s'engageait. Elle était créatrice de liens. Avec elle, on se sentait bien.

Le CA de NSAE

Au souvenir de Françoise, j'associe les termes énergie, disponibilité, enthousiasme. Malgré sa nombreuse famille, ses proches amies et amis, son âge et ses graves problèmes de santé, jusqu'à ses derniers jours, elle semblait inépuisable dans ses multiples engagements militants.

Quelques jours avant la fin, elle avait participé au comité de rédaction de notre revue Parvis et elle s'était inscrite à notre Assemblée Générale qui devait se tenir en Bretagne au début de ce mois. Je n'oublierai pas les nombreuses interviews de personnalités diverses que j'ai faites avec elle pour les dossiers de notre revue. À tous les stades, prise de contact, préparation, entretien, transcription, les apports très riches de Françoise étaient essentiels.

Plus que la tristesse, c'est une immense gratitude que nous ressentons, pour les années de présence intelligente et chaleureuse, pour le regard lucide et bienveillant qu'elle a porté sur le monde et les personnes. Sa vie déborde encore en nous, car elle a éveillé dans nos existences le désir de lutter sans agresser, d'aider sans abaisser, d'accueillir sans posséder.

Oui, son départ est une immense perte, mais elle a tant semé autour d'elle de signes d'espérance!

Jean-Pierre Schmitz, Fédération des Réseaux du Parvis



Et si la santé guidait le monde Compte-rendu par Colette Glück

Débats du samedi 25/02/2023 après avoir visionné, en 2 fois, des extraits de la conférence de Eloi Laurent à la FSU : voir YouTube.

La 1ère partie est surtout une analyse de la situation et nous y réagissons :

1 – Constats et analyse économique

La montée des températures, la sécheresse, oui c'est flippant.

De nouveaux virus sont annoncés

D'accord avec le fait que le PIB n'est pas un bon indicateur, car il ne mesure que les échanges de marché. Une catastrophe écologique, une pollution font grimper le PIB!

Si on ne change pas nos critères économiques, on favorise les conflits, y compris militaires.

En agriculture, aux problèmes écologiques on propose des solutions industrielles ou technologiques (semences OGM, produits phytosanitaires, etc..). On ne se pose pas la question « pourquoi cela ne va pas » ? Exemple : maïs/ soja, etc.. Autour de chez moi, on a multiplié les méthaniseurs, mais de nouveaux problèmes, dit l'un de nous.

La crise sanitaire est liée à la crise économique de notre modèle productiviste, avec une fuite en avant comme réponse aux difficultés. Les subventions PAC baissent pour l'agriculture biologique ; logique perverse ; logique capitaliste surtout, dit quelqu'un d'autre.

2 - L'élément humain

L'élément humain a disparu au profit des acteurs économiques ; quand ce n'est pas « rentable » à l'hôpital ou à l'école on ne s'occupe pas de lui.

Pendant le confinement le lien est devenu virtuel.

Le virtuel est devenu plus important que le réel. On a quitté la terre, le réchauffement climatique pour voir l'essentiel sur nos téléphones.

Au travail c'est l'humain qui subit de plus en plus de contraintes.

L'on vit la crise du lien social (le confinement l'a accentuée).

Après le visionnement de la seconde partie « propositions de l'état écologique et social » par E. Laurent, nous échangeons de nouveau :

1 - Des constats

- Il faut comprendre pour agir ; de bons économistes nous aident à « décrypter ». Eloi Laurent nous fait comprendre que la santé est au cœur de tout, de la vie humaine et de la planète.
- Nous avons un acquis, l'État social et solidaire. En 1945, Ambroise Croizat met en place une protection collective gérée par les travailleurs ; noter que cela fut peu à peu abandonné au profit d'une gestion étatique puis privée avec démantèlement d'une partie des acquis. Mais les cotisations sont-elles équitablement réparties ? Et la planète ?

2 - Des questions

Comment régler les conflits avec le système actuel ? Le conférencier n'en parle pas.

E. Laurent met en avant un horizon, une boussole, mais où sont les mécanismes pour amorcer les changements ?

Dans notre système capitaliste, il y a des gagnants et des perdants. Il nous faut œuvrer pour le bien commun. Comment ? à quel rythme courons-nous à notre perte si on n'a pas résolu le problème de « foutre en l'air le capitalisme » (E Laurent se refuse à prononcer ce mot.)

Les réformes de 1945 avaient été pensées dans la Résistance pour mettre en place un état social et solidaire ; des possédants ont été dépossédés pour fait de collaboration et il y avait des opportunités nouvelles. Y en a-t-il aujourd'hui ?

À quel niveau agir ? local, régional, européen, étatique, tous à la fois sans doute, mais avec quelles priorités ?

Face aux nouvelles technologies, comment faire face à ses peurs et chercher la meilleure manière de les utiliser. Comment apprivoiser le virtuel ?

L'écologie n'est pas un souci de la majorité des citoyens ; un sondage récent donne à 70 % priorité au pouvoir d'achat et à la sécurité - Attention ! Rôle des médias et du type d'information que l'on recherche.

3- Des réponses

On est tous acteurs à notre échelle : quel est notre niveau d'ouverture par rapport au partage ? et en même temps, se préserver un minimum, car on ne peut s'engager sur tous les fronts sinon on se jetterait du balcon dans le vide ! Sur quoi réellement agir ? Quel que soit le milieu social, on fait ou on ne fait pas. Les enfants ont souvent une approche plus large que les adultes, ils sont moins franco-français.

Construire de la coopération sociale (*sera l'objet d'un atelier du dimanche*). Rencontrer les personnes où elles se trouvent (expérience avec des détenus).

- Cf Via Campesina, une organisation internationale de la paysannerie qui expérimente la coopération sociale.

Faire tache d'huile au travail.

Face aux nouvelles technologies, faire face à ses peurs et chercher la meilleure manière de les utiliser. Comment apprivoiser le virtuel ?

Chacun s'approprie l'environnement à partir de ses propres besoins. Réalités vues différemment selon les tranches d'âge.

Quelques remarques:

La réalité et le réel ce n'est pas la même chose. Des langages différents.

L'importance de la solidarité et de l'égalité, affirmée par une Ukrainienne comme valeur vitale pour son peuple aujourd'hui.

Michel rappelle la belle expérience d'Art et Développement à Marseille, désormais exportée dans d'autres régions, grâce entre autres à « la France s'engage ».

Soutenabilité environnementale Compte rendu par Christophe Breysacher

Comment préserver la cohésion sociale et la soutenabilité environnementale ?

Nos discussions ont fait apparaître la nécessité de lier les démarches de solidarité et les démarches de contestations politiques d'un système économique profondément destructeur de l'écologie du fait de sa recherche effrénée du profit maximal.

Il est possible de développer une autre économie qui prenne en compte les contraintes écologiques. Cette nouvelle économie sera créatrice d'emplois. Il faudra de toute façon, tendre à consommer moins, les énergies renouvelables ne pouvant à elles toutes seules entretenir cette nouvelle économie. Aucune énergie n'est totalement « propre ».

Parmi les actions de terrain ou le développement de la solidarité concrète (politique des « petits pas ») on peut citer :

- l'arrêt de la fabrication d'objets inutiles qui ne servent qu'à entretenir le commerce,
- l'élimination de l'obsolescence programmée
- des initiatives d'entreprises comme celles du groupe « Time for the planet » qui prennent en compte la démarche environnementale en lien avec le consommateur
- le développement des magasins « anti-gaspi » qui visent à lutter contre le gaspillage par la pratique du recyclage
- le développement d'épiceries sociales

Parmi les luttes politiques qui mettent en jeu la confrontation entre le capital et le travail, on peut évoquer :

- la remise en cause du libre-échange, source de pollution, de réchauffement climatique et d'inégalités sociales
- le développement d'une agriculture non productiviste privilégiant les circuits courts
- et la mise en place d'une Sécurité Sociale Alimentaire. Cela revient à verser à chaque français un chèque de 150 € pour son alimentation. Ces chèques ne seraient utilisables que pour des circuits d'approvisionnement respectant l'éthique sociale et l'écologie. Ce dispositif serait financé par une cotisation s'appliquant aux salaires ou à la valeur ajoutée des entreprises.

En conclusion, il y a urgence à réorienter l'économie vers la santé et le bien-être, dans un esprit de fraternité. Nous devons aller vers une société de consommation minimaliste et responsable. Les palliatifs à la pauvreté et à la précarité sont nécessaires, mais insuffisants. Il faut remettre en cause le système capitaliste et pouvoir agir sur les causes de tous ces problèmes.

Ce qui fait la richesse d'une société, c'est la coopération sociale. Compte-rendu par Colette Glück

Notre questionnement : Entrer en relations, créer des liens et les faire vivre, est-ce une richesse pour la société ?

Après avoir évoqué rapidement la coopération des plantes entre elles, plusieurs personnes évoquent des coopérations humaines de proximité, toutes enrichissantes :

Celle de la mère et de l'enfant – élargie aux soignants à la naissance et à toutes sortes d'autres personnes ensuite--; les coopérations au travail; celles des quartiers (avec entre autres la fête des voisins, les réseaux d'échanges réciproques de savoirs) Jardins ouvriers, AMAP, GAEC avec salaire égalitaire versé à tous, territoires zéro chômeur, etc. Il s'agit toujours de coopérer et de *créer des ponts* entre les personnes.

Nos expériences vécues dans de nombreuses associations font l'objet de l'essentiel de nos échanges : Les associations sont en elles-mêmes des formes diverses de coopération (grâce à la loi de 1901). « Notre vocation de chrétien est bien là » dit quelqu'un, tout en sachant (cela a été dit plusieurs fois) que toutes ces coopérations se vivent au jour le jour au coude à coude avec des non chrétiens.

Accueil des étrangers avec de très nombreuses associations dont nous sommes membres (Welcome, RESF, LDH, et combien de réseaux locaux dans nos villes et nos campagnes!)

Association de luttes pour l'environnement: ND des Landes, collectifs contre des constructions à Orléans, dans l'Hérault ou à Bures. Rôle de la presse pour diffuser l'information et mobiliser. Des succès engrangés en bien des endroits, comme à la ferme de Bouillons où la coopération joyeuse avec les jeunes occupants du lieu a redonné du dynamisme à une vieille militante dans le deuil.

Syndicats, manifs unitaires, retraites. **Milieu scolaire** avec délégués de parents et d'élèves près des enseignants ; interpellation de quelques jeunes pour soutenir un copain en difficulté : la coopération éducative au jour le jour.

ATD 1/4 monde : coopération et non-domination des « sachants » ; protestation unanime pour les réintégrer dans le conseil économique et social dont ils avaient été exclus. Activités bénévoles multiples dans des quartiers défavorisés : peinture au sol par tous les temps avec les enfants (cf. « Art et développement » à Marseille et désormais ailleurs aussi) ; bibliothèques de rue, lectures pour tous, etc.

Une ville comme **Vierzon**, sinistrée économiquement, est d'une grande richesse associative, et celle-ci transforme les personnes impliquées.

Milieu pénitentiaire : les aumôniers apportent calendriers, journaux, chapelets s'ils sont demandés, corans et livres de prières pour les musulmans. Ils sont les porte-paroles d'une communauté extérieure à la prison et la coopération avec les détenus est d'une grande richesse : « c'est parce que tu m'accueilles et m'ouvres ta cellule que je viens vers toi », dit l'un d'eux.

Solidarité interethnique et intergénérationnelle, internationale aussi.

Les interventions évoquent les parrainages d'enfants, les lettres à des détenus à travers le monde, les projets coopératifs réalisés en Palestine et ailleurs. Ainsi l'association « Femmes solidaires » de Bezons soutient depuis de nombreuses années des communautés Afars dans leur lutte contre l'excision et les mariages forcés, pour la scolarité, pour la reconnaissance des viols liés à la guerre.

Le commerce équitable avec Artisans du monde, le soutien du CCFD à de multiples projets locaux, etc. les exemples de coopération internationale auxquels nous participons sont multiples.

Donner la main à l'autre, proche ou lointain, pour se relever ensemble sans que l'un ne domine l'autre, surtout si celui-ci est vulnérable.

Désir et plaisir sont moteurs de cette solidarité ; c'est parfois même addictif. Attention à ne pas s'y noyer! Œuvrer en groupe permet de ne pas s'approprier les succès.

La coopération sociale, une école joyeuse de VIE.

L'Écologie articulée au soin Compte-rendu par Michel Hamon et Colette Glück

En introduction à sa conférence « Les valeurs du soin sont-elles des valeurs de la démocratie et des valeurs de l'écologie ? », lors de l'Assemblée générale de NSAE, le 26 février 2023, Bruno Dallaporta débat avec la salle pour interroger et présenter le sujet.

On est en période de grande désorientation : l'Ancien Monde est en train de mourir et le nouveau n'arrive pas à naître. Comment agir dans une telle période ?

Bruno récolte les mots de chacun et complète avec les siens.

Solidarité. **Fraternité** dit Bruno, mais ce mot anthropocentré et genré n'est plus suffisant aujourd'hui, car on ne peut ignorer la terre et tous les vivants avec lesquels on interagit. L'homme n'est pas hors sol. Comment penser aussi le rapport avec le sauvage ? Les animaux sauvages n'ont plus d'espace. Quel est le rôle des déforestations dans l'augmentation des pandémies ?

Liberté... celle d'avoir un 4/4 et de polluer ? Aujourd'hui c'est plutôt **notre responsabilité** vis-à-vis de tout vivant et de la terre sur laquelle je respire.

Des échelles différentes (proche/lointain) et des aller-retour entre l'extérieur et l'intérieur.

Liberté... Égalité... Fraternité... sont-elles des valeurs universelles ou seulement occidentales ??

Les liens, la santé de chacun, c'est l'affaire de tous et la santé de tous c'est l'affaire de chacun.

Parler du soin, c'est parler de la souffrance des autres et la partager. C'est aussi parler précarité, vulnérabilité, fragilité.

Depuis les 17^e et18^e siècle on a parlé **rendement.** Aujourd'hui la question est : **comment prendre soin de notre monde commun**, maintenant et pour ceux qui ne sont pas encore nés ?

Nouvelle sagesse : celle de **l'habitabilité de la terre**. François d'Assise était un poète visionnaire.

Produire... Consommer... Comment ? Interroger nos valeurs dans le monde à naître. **Actions concrètes à mener**.

Démocratie ou totalitarisme ? réinventer une **nouvelle démocratie** plus vivante et participative pour naviguer par gros temps et faire des choix collectifs dans un monde complexe. Prévoir des périodes dures dans les 30 ans à venir.

Prendre soin de la vulnérabilité du vivant, de tous les vivants, malades ou pas. Le jardinier prend soin de son jardin pour que cela pousse... Le bébé crie pour grandir et on prend soin de lui. La santé, c'est être sain... et saint... La grande santé c'est la sainteté par l'énergie dégagée.

On a ensuite évoqué les débats actuels sur la fin de vie. Bruno a une position tranchée.

Il dit « Je me bats pour le droit à vivre pour tous, pas pour le droit à mourir. Je passe mon temps à repousser la mort ». Quand les grands malades sont accompagnés vraiment, on a très peu de demandes d'euthanasie. Pour Bruno, il ne faut pas faire tomber l'interdit du « faire mourir », mais faire le choix entre la toute-puissance du médecin et l'accompagnement des personnes vulnérables.

Le groupe échange sur la liberté, le droit de chacun à maîtriser sa vie et sa mort, le souci de soi, de sa dignité, la souffrance insupportable., la question de la dépendance et de l'abandon.

La vulnérabilité des personnes âgées, veut-on l'accompagner jusqu'au bout, prendre soin du grand âge, dit Bruno ?

Les valeurs du soin... un humanisme... Créer, imaginer, une Bonne Nouvelle, un vrai principe d'Espérance.

Les valeurs du soin comme riposte à la crise écologique À partir de l'intervention de Faroudja Hocini et Bruno Dallaporta

Les modalités et valeurs qui animent le monde des soins sont des leviers de transformations qui peuvent être mobilisés pour répondre aux enjeux de la crise écologique.

I - État des lieux : nos deux rapports au monde, entre exactitude et vérité

Nous avons deux types de relation au monde : la maîtrise calculante (ou exactitude) et la présence accueillante (ou vérité). Les deux modalités se retrouvent dans le domaine du soin entre « faire des soins » et « prendre soin ».

- « Faire des soins » correspond à la dimension technique du soin : les actes sont quantifiables, font l'objet de règles générales de gestion, de standardisation des pratiques, ils se prêtent à une temporalité accélérée et à une rentabilité mécanique.
- « Prendre soin » est adapté à chacun ; il est accueil et présence sensible, n'entre pas sous la législation des lois comptables et n'est donc pas valorisé par le *new public management* selon lequel « tout ce qui ne se compte pas ne vaut pas ».

La maîtrise calculante convient bien aux évaluations par algorithmes et aux questionnaires à réponse binaire. À l'inverse, la présence accueillante est une relation sensible au monde et à l'autre.

Dans les soins, comme dans nos vies, nous sommes un mélange de ces deux modalités ; il est essentiel de les distinguer : notre époque moderne a survalorisé le domaine de l'exactitude (qui a certes permis des progrès considérables dans les sciences, et en particulier en médecine), au détriment de la vérité du sujet, de l'accueil et de la rencontre qui sont les piliers de l'anthropologie humaine.

Le monde de la vie, comme le monde du soin, est réduit à la seule dimension mesurable. Le « tout exactitude » (lié à la pulsion de mort) a réduit la vie des autres vivants en biens de consommation et d'exploitation. L'élevage en batterie d'animaux qui n'ont jamais vu le jour, qui meurent en masse sans jamais avoir vécu de vie réelle, ou la déforestation et la destruction des espaces de vie sauvage, illustrent l'hégémonie du rapport inhospitalier au monde qu'est l'exactitude abandonnée aveuglément à elle-même, sans articulation avec son pendant existentiel qu'est la vérité du soin et de l'attention au vulnérable.

II - Diagnostic civilisationnel

La modernité occidentale a inversé la hiérarchie des valeurs entre exactitude technicienne et vérité de la relation. Le culte de la performance est devenu hégémonique, au détriment de la culture de la vérité existentielle. Tout se passe comme si nous ne marchions plus que sur une seule de nos deux jambes, pathologiquement hypertrophiée.

Nombre de soignants ont eux-mêmes fini par intérioriser cette dévalorisation, en s'observant avec les lunettes de l'exactitude. Ils finissent par intégrer l'idée que tout doit être soumis à l'évaluation et à la gestion. Cf l'envahissement du vocabulaire entrepreneurial : il faut « gérer ses émotions, gérer son planning, gérer sa vie », comme si l'émotion, l'adversité, la vie n'avaient pas d'abord simplement à se vivre, à être éprouvées. Le caractère évaluable devient l'unique critère de tout geste, de toute vie (selon l'antienne : « ce qui ne s'évalue pas n'a pas de valeur »). L'évaluation, qui n'est qu'un moyen au service d'une fin, a été élevée en manière de définir les valeurs et la vie elle-même, pour, finalement, nier tout ce qui fait la vie. Les soignants souffrent aujourd'hui de perdre leur identité et leur vocation soignantes qui se situent avant tout dans la dimension humaine et humanisante du « prendre soin ».

Il faut donc reconnaître la valeur de la vérité existentielle et trouver une dynamique entre exactitude et vérité, entre maîtrise calculante et présence accueillante. Il faut sortir du tout-exactitude et oser le risque de l'exposition à la vie.

Par ailleurs, les institutions de soins ont été envahies ces dernières années par toute une armée de protocoles de « contrôles et de gestions des risques ». Là encore, la question de la maîtrise du risque rejoint la pathologie de l'exactitude hégémonique. Si la maîtrise du risque possède des avantages, qu'il ne s'agit pas de nier (qui souhaiterait que le chirurgien n'ait pas veillé à prévenir le risque infectieux de son intervention ?), il ne faut pas confondre gestion du risque et risque de l'existence. Lorsqu'une personne vient consulter en psychothérapie avec un symptôme à résoudre, il n'y a aucune garantie que cet objectif sera atteint. Tout n'est pas écrit au démarrage.

La gestion du risque est le pilier de l'autoconservation, elle permet la survivance, mais elle n'est ni le tout de la vie ni la vérité du sujet. Définir la vie comme une stabilité ou un maintien passe à côté du phénomène de la vie même. La vie est avant tout puissance, croissance et devenir, et non pas seulement lutte contre la mort. La vie n'est pas seulement un non, elle est surtout une affirmation originaire. Vivre, c'est oser, c'est affirmer, c'est prendre le risque de la vie sans assurance ni garantie. Le risque existentiel a été enfoui sous l'idéologie de la gestion du risque, qui est une forme de nihilisme, système d'évacuation de l'inquiétude, négation de la vie. À vouloir se protéger des risques de la vie, on finit par la dévitaliser. Le nihilisme a aussi envahi notre rapport au vivant : à partir du mythe de la nature menaçante s'est construit tout un imaginaire phobique qui a participé de l'éradication de la vie des insectes et des animaux sauvages.

Le refus de l'inconnu, qui est d'une certaine façon un refus de l'étranger et de l'étrangeté, provoque le repli identitaire : il s'agit de vérifier la norme et non de soutenir le désir (qui est précisément ce qui échappe à la normativité et qui est ouverture sensible).

Il faut trouver le courage d'articuler gestion du risque et risque de l'existence sans annihiler celle-ci sous l'omnipotence de celle-là. Et l'univers des soignants peut ici encore être très inspirant.

III - Le paradigme du soin contre le paradigme de la destructivité

Les auteurs formulent l'hypothèse que chacune des propositions suivantes peut constituer une riposte au désenchantement du monde et à la crise écologique.

Prendre soin, c'est rendre le monde habitable pour l'autre.

Habiter c'est cohabiter, coconstruire et s'adresser des soins réciproques. Prendre soin du vivant, c'est prendre soin de son habitat qui participe également du nôtre, de notre monde commun.

Prendre soin, c'est se décentrer pour s'ajuster et se rendre responsable de l'autre vulnérable.

Deux types de responsabilité : (1) déontologique, autonomiste (du grec *auto-nomos :* « qui se donne ses propres lois »), indépendante des conséquences ; elle est universaliste et s'applique sans considérer le cas particulier ; (2) téléologique (du grec *telos*, signifiant « fin »), attentive aux fins, aux conséquences de l'action, cette responsabilité est sensible à la singularité.

Par la responsabilité déontologique, on répond de soi ; par la responsabilité téléologique, on répond de l'autre

Prendre soin, c'est accueillir l'altérité, oser la rencontre de la différence ou de l'étrangeté.

Là où l'exactitude recherche un rapport du même au même et l'adéquation à l'identique en ramenant l'inconnu aux catégories du connu, la vérité, au contraire, ose la rencontre avec l'inconnu, avec l'étranger ou, du moins, l'étrangeté de la maladie. L'exactitude fonctionne en se fixant sur les certitudes et les garanties ; la vérité existentielle s'aventure dans le risque et l'intranquillité.

Distinguer « Réel » et « réalité réaliste ». L'exactitude gère la « réalité réaliste » et administre les « possibles ». Les gestionnaires de la politique politicienne sont réalistes. Ils répondent volontiers « qu'on ne peut pas faire plus que ce qui est possible ». Le Réel ne peut jamais se déduire des lois de l'échiquier des possibles. Il est la source de toute nouveauté dans le monde, nouveauté que la réalité récupère à sa façon bien réaliste, c'est-à-dire pour en tirer profit.

Prendre soin, c'est faire circuler des rituels de dons qui créent la relation et une reconnaissance réciproque.

L'univers du soin : lieu de l'alliance thérapeutique et de la relation, qui échappent à toute forme de contrat. Paul Ricœur distingue la logique d'équivalence de la logique de surabondance : la première correspond à la logique marchande (c'est la balance du poids et du prix), mais aussi la logique du droit (et son autre balance :

à tel délit équivaut telle peine). La logique de surabondance correspond à la logique du don, elle est une logique extravagante qui va à l'encontre de toute règle comptable : la logique du « prendre soin » prend sa source dans cette logique, elle échappe à la loi du marché, s'enracina dans une philosophie de la naissance et de la vie.

La modernité souffre d'une pathologie du don dans son rapport à la nature, ignorant ce que celle-ci nous donne (l'air que nous respirons, l'eau que nous buvons, ce que nous mangeons, cf. le calcul du PIB d'un pays qui n'inclut pas cette dette prise sur le patrimoine terrestre qui appartient aussi aux êtres à venir). Reconnaître que nous avons reçu permet de rendre en retour, crée une relation de connivence avec l'autre et avec le monde, en même temps qu'un horizon d'espérance.

IV – La riposte sera poétique.

Il s'agit d'inventer de nouveaux mots : « l'altercroissance joyeuse » plutôt que la « décroissance » ; faire croître nos capacités aux soins, à la gratitude, à la joie. Soutenir de nouveaux imaginaires, de nouveaux récits. Riposte poétique aussi par notre capacité à l'émerveillement devant la beauté du monde et du vivant.

Toutes les expérimentations observées visant à retrouver du sens sollicitent les logiques soignantes : coopération, empathie, ouverture sensible, habitabilité partagée, responsabilité face à la vulnérabilité et à la beauté, délibération et démocratie participatives, transversalités...

Porter attention au monde neuf qui a déjà éclos, annonçant un nouveau paradigme civilisationnel, et qui prend son essor depuis l'univers du soin. Certes, tel un nouveau-né, il est encore fragile.

Notre responsabilité est grande de le nommer pour le faire exister et le soutenir dans son devenir.



Livret de la célébration animée par NSAE Cher



1 - Notre célébration débute par une Ode à la Vie : « C'est beau la vie » (Jean Ferrat)

Le vent dans tes cheveux blonds Le soleil à l'horizon Quelques mots d'une chanson Que c'est beau, c'est beau la vie

Un oiseau qui fait la roue Sur un arbre déjà roux Et son cri par-dessus tout Que c'est beau, c'est beau la vie.

Tout ce qui tremble et palpite Tout ce qui lutte et se bat Tout ce que j'ai cru trop vite À jamais perdu pour moi

Pouvoir encore regarder Pouvoir encore écouter Et surtout pouvoir chanter Que c'est beau, c'est beau la vie.

Le jazz ouvert dans la nuit Sa trompette qui nous suit Dans une rue de Paris Que c'est beau, c'est beau la vie.

La rouge fleur éclatée D'un néon qui fait trembler Nos deux ombres étonnées Que c'est beau, c'est beau la vie.

Tout ce que j'ai failli perdre Tout ce qui m'est redonné Aujourd'hui me monte aux lèvres En cette fin de journée

Pouvoir encore partager Ma jeunesse, mes idées Avec l'amour retrouvé Que c'est beau, c'est beau la vie.

Pouvoir encore te parler Pouvoir encore t'embrasser Te le dire et le chanter Oui c'est beau, c'est beau la vie. 2 - Nous avons extrait des passages d'un entretien entre Bruno Dallaporta et Férodja Hocini et nous vous le proposons dans ce début de célébration

La terre est hospitalière envers nous, elle nous offre de l'oxygène, des nutriments, et un monde habitable. Pourrions-nous, par un geste de retour, être hospitaliers envers elle et maintenir un sentiment de co-dépendance, et co-appartenance ?

Nous avons aujourd'hui dans notre rapport au monde un déficit de présence sensible et d'attention et un excès de maîtrise, de prédation mortifère et d'extraction techniciennes.

Il s'agit d'élargir notre hospitalité du prochain, c'est-à-dire de l'humain, au lointain c'est-à-dire de la Terre, du visage au paysage. On a franchi un seuil quantitatif avec la surpuissance technique. On doit découvrir que le souci de l'autre doit être élargi au souci du monde dans une attention elle aussi élargie. Il va falloir qu'on change d'échelle et qu'on élargisse notre conscience morale pour être capable de se rendre responsable d'une sphère beaucoup plus vaste qui est en fait la Terre et le vivant tout entier. La bonne nouvelle est que partout des initiatives et des expérimentations se lèvent, mettant en avant les coopérations plutôt que les compétitions, la connivence plutôt que la défiance, l'attention soignante plutôt que la prédation vorace. Nous devons soutenir ce nouveau monde qui incontestablement est en train de naître.

Aujourd'hui, il y a des actes neufs et des réalisations prometteuses qui se font jour. D'où la responsabilité d'une pensée philosophique qui puisse se rendre sensible et réceptive à toutes ces initiatives qui émergent en direction d'un monde plus habitable et plus juste. Il nous faut relever la tête, tendre l'oreille et soutenir ces mouvements.

Il faut un nombre de plus en plus important de personnes réceptives et confiantes dans le fait qu'une nouvelle manière d'être est possible. Il faut qu'un petit groupe de personnes viennent à nommer l'impossible. Elles devront mettre à l'ordre du jour le fait qu'une autre politique plus imaginative est possible.

- 3 Nous vous proposons de partager des exemples de personnes qui ont pris cette question à cœur et qui travaillent en direction d'un monde plus habitable, plus hospitalier et plus juste. Et puis dans un geste symbolique, nous vous proposons de nous associer à tous en arrosant la composition florale qui est devant nous.
- 4 Psaume de la création (Patrick Richard)

Par les cieux devant toi, splendeur et majesté, par l'infiniment grand, L'infiniment petit, et par le firmament, ton manteau étoilé, Et par frère soleil, je veux crier :

Mon Dieu, tu es grand, tu es beau, Dieu vivant, Dieu très haut, Tu es le Dieu d'amour. Mon Dieu, tu es grand, tu es beau, Dieu vivant, Dieu très haut, Dieu présent, en toute création.

Par tous les océans, et par toutes les mers, par tous les continents, Et par l'eau des rivières, par le feu qui te dit comme un buisson ardent, Et par l'aile du vent, je veux crier :

Par tous les animaux de la terre et de l'eau, par le chant des oiseaux, Par le chant de la vie, par l'homme que tu fis juste moins grand que toi, Et par tous ses enfants, je veux crier :

5 - Dans un article de la Newsletter de fin janvier, Léonardo Boff citait un autre Brésilien : Betinho qui disait souvent dans ses conférences : le plus grand problème n'est pas seulement économique, il n'est pas

seulement politique, il n'est pas seulement idéologique, il n'est pas seulement religieux. Le problème essentiel est le manque de sensibilité des êtres humains envers leurs semblables, envers ceux qui sont à côté d'eux.

Et l'on peut ajouter envers tous les vivants de notre terre.

Il y a plus de deux mille ans, il y a eu quelqu'un qui est passé parmi nous pour nous apprendre à vivre l'amour, la solidarité, la compassion, faite de miséricorde et de pardon, Jésus, et nous allons lui offrir le travail de tous ceux que nous avons cités et, en mémoire de lui, partager le pain et le vin de la fraternité.

Ensemble, nous déclarons :

Avec toutes les femmes et les hommes qui mettent leur compétence et qui luttent pour un monde plus habitable, plus hospitalier, nous venons vers toi, Seigneur Jésus, et en souvenir de ton dernier repas, nous partageons le pain et le vin de la fraternité.

Geste du partage

6 - Avant de finir cette célébration, nous nous rappelons notre amie, Françoise Gaudeul, et nous vous proposons d'écouter le texte de Hans Kung lu à ses obsèques, qui traduit sa conviction profonde et ainsi a nourri sa vie :

En ce qui me concerne personnellement, j'ai accepté le pari de Pascal et je parie sur Dieu et l'infini, contre le zéro et le rien. Je crois que ce Jésus de Nazareth était mort, non pas pour entrer dans le néant, mais pour entrer dans le sein de Dieu.

Dans la confiance en ce message, j'espère donc en tant que chrétien, comme d'autres hommes dans d'autres religions, en une mort qui n'ira pas dans le néant. J'espère bien plutôt en une mort pour rejoindre la Réalité absolument première et ultime dans le sein de Dieu.

Le risque demeure, dans ce pari pour une confiance absolue, j'en suis naturellement bien conscient; pourtant, j'en suis convaincu: même si je perdais ce pari à ma mort, je n'aurais rien perdu pour ma vie; au contraire, j'aurais en toute circonstance vécu mieux, plus joyeusement, avec plus de sens que si je n'avais eu aucune espérance.

C'est cela mon espérance éclairée, fondée: mourir, c'est prendre congé pour aller vers le dedans, c'est l'entrée et le retour dans le fond et l'origine du monde, notre patrie véritable; un départ peut-être non dépourvu de souffrance et de peur, mais, espérons-le malgré tout, avec l'esprit apaisé et dans l'abandon, en tous cas sans plainte ni désespoir, plutôt dans une attente qui espère, une certitude sereine, et une gratitude pour tout le bien, et aussi le moins bien, qui est désormais derrière nous, grâce à Dieu.

Je pourrai alors comprendre la totalité inconcevable de la Réalité : Dieu comme l'Alpha et l'Oméga, le commencement et la fin de toutes choses. Et donc un mourir pour entrer dans la lumière ».

7 - Écoute du Chant d'espérance : Nos plus belles années de Grand Corps Malade chanté par Kimberose et lui-même

Un printemps qui se fait attendre José Arregi

Bilan des 10 ans du Pape François

En novembre 2013, 8 mois après son élection, le pape François publiait le premier de ses grands documents, je crois le meilleur de tous les textes écrits ou signés par lui : l'Exhortation Apostolique *Evangelii Gaudium*. C'était comme la proclamation d'un programme. Comme une proclamation de printemps. Elle évoquait ces mots que le récit évangélique de Luc met dans la bouche de Jésus dans la scène inaugurale de sa mission prophétique dans la synagogue de Nazareth : « L'Esprit de Vie m'envoie annoncer la bonne nouvelle aux pauvres, proclamer la libération des captifs, promulguer l'année de grâce, le Jubilé de la justice et de la paix sur toute la terre » (Lc 4, 18-19).

« Evangelii Gaudium : c'est tout, et c'est ce que je suis venu dire », disait le pape argentin, à la fois jésuite et franciscain : seule la bonté personnelle et inséparable de la politique peut apporter la joie de vivre sur cette terre, seule la joie partagée peut soutenir à long terme la lutte pour la paix et la justice universelle. Evangelii Gaudium dénonce non pas la culture d'aujourd'hui, mais l'économie financière meurtrière. Elle affirme que « le grand danger pour le monde (et les chrétiens) est la tristesse » (n. 2), et que le remède n'est pas de croire aux dogmes, mais de réaliser la « révolution de la tendresse » (n. 88). Il s'agissait d'une annonce prophétique et printanière, les pieds sur terre et l'esprit dans la Bonne Nouvelle de Jésus.

La Bonne Nouvelle de Jésus était et reste politiquement et religieusement subversive, et il est possible qu'aucun document d'un pape précédent ne l'ait exprimée avec la force, la liberté et le courage que le pape François employa dans son exhortation apostolique programmatique *Evangelii Gaudium*. C'est la première chose que je voudrais dire dans mon évaluation personnelle de ses dix années de pontificat.

Et je voudrais souligner en particulier l'extraordinaire contribution de ce pape aux grandes causes politiques mondiales de notre temps : sa défense de la justice comme condition de la paix, sa dénonciation de l'économie financiarisée, son analyse de l'urgence écologique, sa défense de l'égalité des droits pour les femmes (avec la grave incohérence que je soulignerai plus tard...). Il suffit de mentionner quelques déclarations d'Evangelii Gaudium. Elle dénonce sans hésitation « une économie d'exclusion et d'inégalité », « cette économie qui tue » (n. 53) ; et elle affirme catégoriquement que « tant que l'on ne renversera pas l'exclusion et l'inégalité au sein d'une société et entre les différents peuples, il sera impossible d'éradiquer la violence » (n. 59) ; qu' « il y a un signe qui ne doit jamais manquer : l'option pour les plus petits, pour ceux que la société écarte et dissimule » (n. 195) ; et que « tant que l'on ne renversera pas l'exclusion et l'inégalité au sein d'une société et entre les différents peuples, il sera impossible d'éradiquer la violence » (n. 59). 195), et que « tant qu'on ne résoudra pas radicalement les problèmes des pauvres, en renonçant à l'autonomie absolue des marchés et à la spéculation financière et en s'attaquant aux causes structurelles de l'inégalité, on ne résoudra pas les problèmes du monde et, en définitive, aucun problème. L'inégalité est la racine des maux sociaux » (n. 202).

Ces déclarations et bien d'autres similaires que le pape François a proclamées aux quatre vents sur les cinq continents tout au long de ces dix années sans interruption – « Ôtez vos mains de l'Afrique », et « Le poison de la cupidité a taché de sang ses diamants », a-t-il dit il y a un mois en République Démocratique du Congo – ont fait de lui le prophète politique le plus important de cette décennie, et ce n'est pas moi qui le dis, mais des analystes politiques de gauche de prestige international comme Boaventura de Sousa Santos et des leaders de Podemos comme Juan Carlos Monedero, Pablo Iglesias, Yolanda Díaz. C'est, à mon avis, la meilleure contribution du pape François.

Bien sûr, l'apport sociopolitique, même s'il est la première condition, ne permet pas de parler d'un printemps ecclésial. Il faut une transformation profonde de l'institution ecclésiale dans les domaines de la

théologie, de la morale et de l'organisation du pouvoir. Est-ce possible ? À la grande surprise des gens d'ici et d'ailleurs, l'esprit et la lettre d'Evangelii Gaudium suggéraient une profonde transformation ecclésiale. Le pape François dénonce sans ambages les ecclésiastiques qui « se sentent supérieurs aux autres en adhérant à certaines normes déterminées ou en étant indéfectiblement fidèles à un certain style catholique du temps passé. C'est une prétendue sécurité doctrinale ou disciplinaire qui donne lieu à un élitisme narcissique et autoritaire, où au lieu d'évangéliser, on analyse et on classe les autres, et au lieu de faciliter l'accès à la grâce, on dépense des énergies pour contrôler » (n. 94). Il a souligné que les hommes et les femmes d'aujourd'hui ont besoin de trouver dans l'Église « une spiritualité qui les guérit, les libère, les remplit de vie et de paix et en même temps les appelle à la communion solidaire » (n. 89) ; que « l'Église doit être le lieu de la miséricorde gratuite, où chacun peut se sentir accueilli, aimé, pardonné et encouragé à vivre selon la vie bonne de l'Évangile » (n. 114) ; que, « petits, mais forts de l'amour de Dieu, comme saint François d'Assise, tous les chrétiens sont appelés à prendre soin de la fragilité du peuple et du monde dans lequel nous vivons » (n. 216) ; que « même les personnes qui peuvent être mises en cause pour leurs erreurs ont quelque chose à apporter qui ne doit pas être perdu » (n. 236) ; que « Jésus veut que nous touchions la misère humaine, que nous touchions la chair souffrante des autres » (n. 270). Et il affirmait que « nous ne pouvons pas attendre des peuples de tous les continents qu'ils imitent, dans l'expression de la foi chrétienne, les voies trouvées par les peuples européens à un moment donné de l'histoire, parce que la foi ne peut pas être enfermée dans les limites de la compréhension et de l'expression d'une culture » (n. 118) ; que, de plus, « nous ne devons pas penser que l'annonce de l'Évangile doive toujours être transmise avec des formules savantes, ou avec des mots précis exprimant un contenu absolument invariable » (n. 129). Et, avant tout cela, il affirmait : « Je ne crois pas non plus que nous devions attendre du magistère pontifical une parole définitive ou complète sur toutes les questions » (n. 16).

C'est un texte plein de souffle et de fraîcheur. Mais tout n'était pas frais et neuf : il continue à se référer à plusieurs reprises à la vieille théologie de la mort sacrificielle et expiatoire de Jésus qui « a donné son sang pour nous » (n. 178 ; cf. 128, 229, 274) (pour qui cela peut-il être une bonne nouvelle aujourd'hui, un motif de joie ?) ; il appelle à une plus grande présence des femmes dans l'Église, mais affirme en même temps que « le sacerdoce réservé aux hommes, comme signe du Christ Époux qui se donne dans l'Eucharistie, est une question qui ne se discute pas » (n. 104) (une Église cléricale peut-elle communiquer la joie de l'Évangile aux femmes et aux hommes d'aujourd'hui ?) ; elle parle de la défense des « enfants à naître », sans faire de distinction entre le zygote d'un jour et le fœtus de quatre mois (n. 213-214) (ce qui contredit les données de la science. L'Église peut-elle ainsi soulager l'angoisse de nombreux pères et mères ?). En résumé : le message politique d'Evangelii Gaudium, tant dans sa dénonciation que dans sa proclamation, parle le langage d'aujourd'hui, tandis que le message plus proprement religieux et ecclésial reste lié à des croyances et à des catégories du passé incapables d'intéresser la grande majorité de notre société.

Néanmoins, Evangelii Gaudium dans son ensemble me fit vibrer. Tout cela sonnait comme le pur Évangile de l'encouragement et du renouveau, de la liberté et de la libération. Comme d'innombrables autres chrétiens, je l'ai lu comme un hymne beau et fort à un printemps ecclésial. Cependant, je n'y croyais pas tout à fait, pour deux raisons majeures. D'abord, parce que je ne voyais pas de signes clairs d'un nouveau langage théologique. Ensuite, parce qu'en 2013, je ne me faisais plus d'illusions sur le fait que ce pontificat allait rattraper le retard séculaire accumulé par l'institution ecclésiale au cours des 500 dernières années (beaucoup plus, en fait), ni inverser l'inertie traditionaliste des pontificats de Jean-Paul II et de Benoît XVI, ni combler le fossé croissant entre la culture moderne-postmoderne et le système ecclésiastique dans son ensemble. Il était trop tard pour que l'institution ecclésiale dans son ensemble se laisse transformer par l'esprit de Jésus, par le souffle de la vie.

Et aujourd'hui, 10 ans plus tard ? Je le dis ouvertement, et non sans un certain regret : je ne vois toujours aucun signe du printemps annoncé. Néanmoins, je constate avec une profonde surprise que de nombreux hommes et femmes intelligents et critiques célèbrent « le printemps du Pape François » comme étant déjà arrivé, ou du moins comme étant commencé et irréversible. Même si le temps s'écoule lentement sur les

horloges du Vatican et même si ses jours ressemblent à des siècles, en ces temps de changements accélérés, 10 ans à attendre le printemps sont un long moment, trop long pour continuer à l'attendre. Au cours de ces 10 ans, le monde a tellement changé et l'Église si peu ou pas du tout, que son retard a doublé. Le fossé entre la société et l'Église a continué à se creuser, et ce, non parce que la société s'est éloignée, mais parce que l'Église est encore prisonnière du passé. Dix ans, ce sont deux législatures dans la plupart des parlements et des gouvernements. C'est suffisamment long pour que l'on sache clairement ce qu'un gouvernement a l'intention de faire et ce qu'il n'a pas l'intention de faire, ou ce qu'il peut faire et ce qu'il ne peut pas faire, même s'il a l'intention de le faire. Une décennie est également suffisante pour qu'un pape plénipotentiaire donne des signes suffisants de ce qu'il veut et ne veut pas, de ce qu'il peut et ne peut pas faire, tout plénipotentiaire qu'il soit (contradiction congénitale de la papauté).

Entre-temps, la grive a chanté chaque année ses mélodies variées et toujours nouvelles et l'amandier a fleuri chaque année avant le printemps général. La vie renaît sans cesse et son incessante renaissance est irréversible malgré tout, y compris malgré cette humanité à la dérive. Mais, 10 ans plus tard, je ne vois toujours pas les signes du printemps ecclésial. Parce qu'il ne veut ou ne peut pas, parce qu'il peut ou ne veut pas, ou parce qu'il ne veut ni ne peut, le printemps n'est pas arrivé et je ne l'attends plus. Et pourquoi le dis-je ainsi, si catégoriquement ? Voici 6 des principales raisons :

- 1. Une théologie devenue incompréhensible. Les paroles du Pape François sont toujours ancrées dans la même vieille théologie ; la même image de Dieu comme Entité Suprême, bien que miséricordieux, qui intervient dans le monde ; le même vieux « diable » ; la même idée de l'être humain comme centre et sommet de la création ; le même péché et la même idée de la Croix expiatoire « pour nos péchés » ; la même présentation du paradis et de l'enfer dans l'au-delà. Les mêmes dogmes et le même droit canonique avec deux ou trois retouches sans importance. Et je pense que, tant que la théologie ne changera pas, il n'y aura pas de printemps dans l'Église. Pourquoi le christianisme doit-il changer ou mourir ? était le titre d'un livre publié par l'évêque épiscopalien John Shelby Spong en 1999. Cela fait 50 ans au moins que, de l'avis général, l'Église catholique a choisi de mourir plutôt que de se renouveler et renaître.
- 2. Une vision insoutenable de l'homosexualité: « Si une personne est gay, si elle cherche Dieu et si elle a de la bonne volonté, qui suis-je pour la juger? » a déclaré le pape François dans l'avion au retour du Brésil en 2013, et beaucoup ont vu dans ces mots une rupture avec le passé que je ne vois toujours pas. Ainsi quelqu'un affirme qu'il « ne peut pas juger » une personne donnée lorsqu'elle adopte un comportement considéré en soi comme condamnable (« qui suis-je pour juger un meurtrier? »). Conformément à la tradition théologique générale, le pape a toujours affirmé que « l'orientation homosexuelle n'est pas un péché, mais les actes homosexuels sont des péchés », même si, dans une récente interview, il s'est un peu embrouillé en disant que « l'homosexualité n'est pas un crime, mais un péché ». Quoi qu'il en soit, il a répété à de nombreuses reprises que « le sacrement du mariage est entre un homme et une femme, et l'Église ne peut pas changer cela ». Eh bien, il n'y aura pas de printemps ecclésial tant que cette homophobie persistera.
- 3. Une perspective de genre absolument déplacée. Au cours de ces 10 années, jusqu'à aujourd'hui, le Pape François a fait référence à plusieurs reprises à la « théorie du genre » comme étant « une colonisation idéologique », « ce mal qui se fait aujourd'hui dans l'endoctrinement de la théorie du genre », qualifiée de « diabolique et d'attaque contre la Création », qui « vide le fondement anthropologique de la famille ». Quel printemps peut-il y avoir tant que de tels mensonges et délits continuent d'être lancés contre les personnes LGTBIQ+ et contre la sensibilité indispensable d'une majorité sociale croissante ?
- **4. Les femmes sublimées et marginalisées.** Tout au long de cette décennie, le Pape a fait de nombreuses déclarations sur la nécessité de l'égalité des droits pour les femmes dans toutes les sphères de la société civile... Mais pas au sein de la communauté ecclésiale, où la femme n'a pas accès à tous les postes de responsabilité et de pouvoir, et ce « par volonté divine ». L'éventuelle ordination de « diaconesses » a été

timidement évoquée, et, très récemment même, la possibilité qu'une femme préside un dicastère au Vatican, mais dans les deux cas il s'agirait de fonctions subalternes, toujours détachées du soi-disant « sacerdoce sacramentel », ordonné. Les arguments avancés –entièrement anachroniques et dépourvus de tout fondement historique et théologique– restent toujours les mêmes : la différence absolue entre le « sacerdoce commun » et le « sacerdoce sacramentel », l'élection par Jésus de 12 apôtres masculins, la distinction entre la fonction administrative et le « pouvoir sacramentel » dérivé du « sacrement de l'Ordre », indispensable pour la célébration de l'Eucharistie et « l'absolution sacramentelle des péchés ». Rien de nouveau sous les coupoles du Vatican. En décembre 2022, le pape François a même fait sienne la théorie du double principe, marial et pétrinien, qui régit l'Église, théorie proposée et défendue par Hans Urs von Balthasar – l'un des principaux théologiens du XX^e siècle, référence de la théologie la plus conservatrice— dans son livre *Le complexe anti-romain* (1974) : Marie symbolise l'amour, elle est l'essentiel de l'Église, mais elle manque de pouvoir ; Pierre et ses « successeurs » –avec ou sans amour— possèdent exclusivement le pouvoir de représenter le Jésus masculin, qui en tant que mâle représente Dieu le Père... Le printemps ne fleurira pas dans l'Église, tant que ce système patriarcal ne sera pas brisé.

5. L'impasse des synodes. « Synode » signifie « chemin partagé », même si en Droit canonique il signifie avant tout « assemblée du pape et des évêques ». Avec le pape François, nous avons eu trois synodes généraux et le quatrième est en cours, et ils n'ont pas servi à avancer, mais à tourner en rond au point de départ, et je prévois qu'il en sera de même avec le quatrième qui est en cours. Il y a d'abord eu le Synode des jeunes ; le Synode de l'Amazonie (2018-2019), dont le document final proposait que certains hommes mariés « aptes et reconnus », diacres permanents, puissent être ordonnés prêtres dans « certaines zones reculées de la région amazonienne » (n. 111), mais le 3 septembre 2020, le pape François a désapprouvé ce paragraphe. Troisièmement, il y a eu le Synode sur la famille (2021-2022), dont on s'attendait à ce qu'il autorise les divorcés remariés à recevoir la communion, mais tout a été laissé en suspens, et chacun fait comme bon lui semble, comme avant le Synode. Enfin, en 2021, commence le quatrième Synode général, le Synode sur la synodalité, qui vient d'être prolongé jusqu'en 2024, je ne sais si c'est pour gagner du temps ou pour en perdre. Mais je ne peux m'empêcher de penser qu'il se terminera là où il a commencé : en effet, dans son Document préparatoire, il est dit que « certains, par la volonté du Christ, ont été constitués maîtres, dispensateurs des mystères et pasteurs pour les autres » (n. 12), que ceux-là « avec la succession de l'épiscopat ont reçu le charisme certain de la vérité » (n. 13), qu'ils sont les « gardiens, interprètes et témoins authentiques de la foi de toute l'Église » (n. 14), et l'Église se définit comme « une communauté structurée hiérarchiquement » (n. 14), une contradiction dans les termes. Si, après deux longues années, le synode ne dépasse pas, et il ne dépassera pas cette approche, il n'aura pas été un authentique synode, un « chemin commun », mais une impasse cléricale.

Regardons ce qui se passe, ce qui s'est déjà passé, avec la *Voie Synodale* de l'Église Catholique allemande, mis en marche fin 2019 : une très grande majorité de laïcs et de clercs, évêques inclus, ont demandé, entre autres choses, l'ordination sacerdotale des femmes et la reconnaissance de l'union des homosexuels en tant que sacrement de mariage, mais en chemin, ils ont rencontré plusieurs fois le veto absolu du Vatican pour ces propositions et d'autres. Devant leur insistance, le cardinal Kasper, en d'autres temps prestigieux théologien d'ouverture, ensuite évêque et aujourd'hui le principal appui théologique du pape François, déclara fin 2021 que « Le chemin synodal allemand est devenu une farce de synode ». « Maria 2.0 », le mouvement des femmes catholiques romaines en Allemagne, vient d'avertir que la *Voie Synodale* « est en danger d'échouer fatalement ».

6. Le cléricalisme est la racine de tous les maux. L'Église catholique romaine se définit et fonctionne selon un modèle clérical vertical, autoritaire, masculin et célibataire. Il s'agit d'un modèle entièrement obsolète, qui n'a aucun fondement en Jésus ni dans les premières générations chrétiennes. (Si bien qu'il faille dire que le modèle en question ne serait plus aujourd'hui contraignant, ni même dans le cas totalement irréel où Jésus en personne l'aurait instauré et où les toutes les communautés chrétiennes à l'unisson depuis le

début l'auraient appliqué, de même que ne sont plus contraignants, pour aujourd'hui, le parchemin ou le papyrus et l'encre avec lesquels ils écrivaient.)

Le Pape François a maintes fois mis en garde en termes sévères contre la tentation du cléricalisme, mais il n'a pas pris de mesures décisives pour l'éliminer, ni même pour le relativiser. Il a dénoncé à juste titre que « les laïcs cléricalisés sont une plaie dans l'Église », mais pas que cette plaie provient du modèle clérical d'Église, ni que ce modèle est la cause principale des grands maux systémiques de cette Église catholique romaine –agressions sexuelles incluses– et qu'il doit être abrogé au nom de Jésus et de la fraternité-soro-rité universelle à laquelle l'humanité aspire.

L'éradication du modèle clérical pyramidal, autoritaire et masculin nécessite la transformation radicale du discours théologique dans son ensemble et le démantèlement des fondements mêmes du Code de Droit canonique actuel. Il n'y aura pas de printemps dans l'Église tant que cela ne se produira pas, tout comme il n'y aura pas de progrès dans les synodes tant que le pape et les évêques, nommés par lui par décision personnelle, auront le dernier mot, et tant que le pape restera plénipotentiaire, élu par les cardinaux nommés par le pape précédent, et logiquement obligé de céder le pouvoir réel à des curies qui l'exerceront dans la plus grande opacité et en dehors de tout contrôle, et ce au nom de Dieu et du pape, qui à peine s'en rendra compte et ne pourrait faire grand-chose même s'il s'en rendait compte. Et il ne suffira pas de réformer la bureaucratie curiale, c'est-à-dire, fondamentalement, de redistribuer les dicastères et les pouvoirs et de changer les protocoles.

Vu tout ce qui a été dit, la conclusion s'impose à moi : le printemps du pape François reste en suspens, entièrement en suspens. Et l'existence –aussi réelle soit-elle— de grands pouvoirs qui agissent contre lui de l'extérieur et surtout de l'intérieur du système clérical (par exemple, des cardinaux comme Pell, Burke, Brandmüller, Müller, Sarah, Rouco, Erdö, Ouellet, Viganò...) ne peut pas servir d'excuse, car les luttes de pouvoir et les intérêts sont une partie constitutive du système de la papauté absolutiste.

Mais que ce soit bien clair : je ne reproche rien au pape jésuite d'esprit et franciscain de cœur. C'est un homme comme chacun d'entre nous, sûrement meilleur que moi, et que la plupart d'entre nous, mais là n'est pas la question. Il a le droit d'avoir sa mentalité, sa théologie, son modèle d'Église, comme n'importe lequel d'entre nous. Il fait du mieux qu'il peut avec la meilleure volonté possible. Je ne lui reproche rien, et je n'exige rien de plus de lui que ce qu'il fait, à 86 ans et en mauvaise santé. Mais il représente un système ecclésiastique obsolète. Il est l'otage de la papauté, de son histoire et de ses dogmes inamovibles. Il est le chef absolu d'une institution dans laquelle il se trouve aujourd'hui devant une alternative peu flatteuse : soit tenter de la réformer radicalement (ce qui est peu probable, pour ne pas dire impossible), soit s'obstiner à la maintenir avec de simples ajustements de fonctionnement, réformes curiales et synodes compris (ce qui revient à la laisser continuer à décliner peu à peu, au rythme d'environ un pour cent par an, selon les –implacables– statistiques socioreligieuses mondiales ; les chiffres sont implacables).

Communiqué de presse de NSAE

L'évêque Mulakkal reçu par le pape François

En janvier 2022, l'évêque de Jalandhar (État du Penjab, en Inde), Franco Mulakkal, était acquitté en première instance par un tribunal de Kottayam (Kerala) de l'accusation de viols portée contre lui par une religieuse de la congrégation des Missionnaires de Jésus. Cet acquittement avait causé un énorme scandale et NSAE l'avait dénoncé en son temps. La religieuse, mais aussi l'Etat de Kerala, ont fait appel dont on attend les suites.

Le 8 février, l'évêque Mulakkal a été reçu par le pape François qui, selon lui, se serait réjoui de l'issue du procès.

Les organisations de religieuses et de théologiennes qui soutiennent la victime manifestent leur inquiétude. Elles font remarquer que l'appel étant en cours, l'évêque ne peut se prévaloir d'être dégagé de l'accusation qui pèse sur lui. Elles craignent que l'évêque qui a été suspendu de ses fonctions lors du procès ne retrouve un poste de responsabilité sans attendre l'issue des procédures en cours.

Elles regrettent que si l'évêque Mulakkal a été reçu par le pape, aucune des interventions, y compris des lettres au pape lui-même, n'aient jamais été entendues. Les religieuses des missionnaires de Jésus qui soutiennent la victime ont refusé d'être déplacées et sont ostracisées au sein de leur couvent.

L'organisation Sisters in Solidarity a écrit, en date du 21 février, au pape François ainsi qu'aux responsables des dicastères concernés et à ceux de l'Église catholique en Inde, une lettre signée de responsables de tout le pays. Nous donnons ci-après une traduction de leur texte.

NSAE qui a suivi l'affaire depuis ses débuts exprime une nouvelle fois sa réprobation du sort réservé à des religieuses soumises à l'abus de pouvoir des clercs et dans ce cas d'un évêque. Nous dénonçons l'atteinte de la plus grande gravité dont elles sont victimes dans leur dignité. Nous en appelons aux autorités et au pape François pour que la question soit enfin traitée avec la plus grande rigueur.

Pour le Bureau de NSAE, Michel Hamon, président 13 mars 2023 assocnsae@gmail.com

Texte joint : Lettre des femmes catholiques indiennes au Pape François

Le 21 février 2023 **Sa Sainteté le Pape François**, Palais apostolique,

00120 Cité du Vatican.

Objet : Préoccupations des femmes catholiques indiennes concernant l'affaire de l'évêque Franco Mulakkal.

Cher Pape François,

Nous sommes un groupe de femmes catholiques préoccupées par les abus sexuels du clergé dans l'Église indienne. Nous sommes navrés d'apprendre la visite de Mgr Franco Mulakkal le 8 février 2023 au Vatican. Nous avons lu que vous étiez « heureux d'apprendre qu'il avait eu gain de cause et l'avez consolé de ses souffrances » (Times of India, Thiruvananthapuram, 15 février 2023).

Nous souhaitons porter à votre attention le fait que l'affaire n'est pas terminée. L'Inde a un système d'appel où un tribunal de première instance n'est que le premier échelon. Ainsi, bien que Mgr Mulakkal ait été acquitté par le tribunal de première instance en janvier 2022, l'État et la religieuse survivante ont fait appel devant la Haute Cour du Kerala (Appel déposé par l'État - CrlA 375/22 et Appel de la victime - 7/22). Par conséquent, tant que la religieuse survivante n'a pas épuisé toutes les voies de recours, c'est-à-dire jusqu'à la Cour suprême de l'Inde, Mgr Mulakkal ne peut pas prétendre avoir « gagné l'affaire » et être libéré du crime présumé de viol.

Cher Pape François, alors que vous « l'avez consolé de sa souffrance », nous sommes tristes que vous n'ayez pas reconnu la douleur et le traumatisme de la Sœur ainsi que ceux de ceux et celles qui l'ont soutenue au cours des quatre dernières années. Bien qu'elle ait écrit à tous les responsables ecclésiastiques auxquels elle pouvait s'adresser à ce sujet en Inde et au Vatican, y compris à vous-même, jusqu'à ce jour, personne ne s'est soucié de tendre la main à la Sœur. Elle et les sœurs qui la soutiennent continuent de souf-frir beaucoup d'angoisse d'être ostracisées par les autorités de leur congrégation et les tentatives répétées de les transférer, ce que nous considérons comme une tentative inhumaine de briser la religieuse victime en détruisant son réseau de soutien.

Considérant le grave scandale causé par le comportement de l'accusé de viol, Mgr Mulakkal, et que l'affaire pénale contre lui se poursuit devant le tribunal à l'échelon supérieur, nous supplions le Saint-Siège d'attendre le jugement de la dernière cour d'appel avant de le réinvestir dans toute responsabilité administrative.

Nous prions pour que le Saint-Esprit soit votre guide dans le discernement et le traitement de ces préoccupations critiques et vous permette d'être juste et équitable envers les femmes survivantes.

En Jésus-Christ,

Hommages à Jacques Gaillot

L'association NSAE se reconnait particulièrement dans cette déclaration de Jacques Gaillot, extraite d'un entretien en 2004 avec Karim Mahmoud, alors président de NSAE :

« Je crois personnellement que ce qui est important c'est la réforme de la société, s'il n'y avait pas de société, il n'y aurait pas d'Église... Donc les problèmes de l'Église sont seconds, ils ne sont pas premiers, donc je ne me suis jamais polarisé moi sur les problèmes de l'Église, toujours d'abord les problèmes de l'Humanité, de la justice, de la paix, de l'environnement... bon après il y a des problèmes dans l'Église, c'est vrai, mais je ne me suis jamais polarisé par rapport au problème des prêtres, par rapport au mariage des prêtres, pourquoi pas, ou des femmes prêtres, pourquoi pas, mais ce n'est pas mon combat. Par contre je crois que ce qui est important, c'est le combat des gens en difficulté, des gens exclus, ça, ça doit être le combat de l'Église. Et si c'est le point de départ, et bien, tout changera dans l'Église. Il faut partir de l'exclusion, du monde de l'exclusion. »

Jacques Gaillot utilisait et justifiait dans ce même interview un objectif affiché par NSAE « Non pas une autre Église, mais une Église autre » : « Je certifie que quand le monde change, l'Église est obligée de changer, ce n'est pas une décision de notre part, et donc pour que l'Église soit fidèle à l'Évangile, elle est obligée de changer. On a basculé dans un monde nouveau, on ne peut pas continuer à vivre comme on vivait. Et l'Église elle sera autre. »

Parmi les nombreux témoignages, nous choisissons de reproduire les deux suivants.

Jacques Gaillot, l'évêque dissident : « Une Église qui n'est pas servante ne sert à rien ».

Juan José Tamayo.

Le 12 avril, à l'âge de 87 ans, l'évêque français Jacques Gaillot, l'une des voix les plus dissidentes de l'épiscopat mondial pendant le « long hiver » du pontificat de Jean-Paul II, est décédé à l'hôpital Pompidou à Paris. Il était né à Saint-Dizier (Haute-Marne). Nommé en 1982 évêque du diocèse d'Évreux (région Normandie), qui compte un demi-million d'habitants et une centaine de prêtres, il est alors le plus jeune évêque résidentiel de l'épiscopat français, qui deviendra bientôt le plus turbulent. On dit souvent qu'un évêque est ce qu'il y a de plus proche d'un autre évêque. Ce n'est pas le cas de Mgr Gaillot, qui s'est démarqué de ses collègues et du Vatican en suivant les conseils de l'Évangile, et qui a été l'objet de leurs critiques acerbes et de leurs admonestations constantes.

Pourquoi ? Parce qu'il n'a pas agi en fonctionnaire de Dieu, mais en évêque et prophète libre et libérateur, et donc religieusement et politiquement incorrect. « Je ne suis pas marié aux évêques. Mon horizon, ma joie, ma vie, c'est le peuple d'Évreux. C'est dans ce milieu que je reviens à la vie », répétait-il lorsque ses collègues lui reprochaient son comportement et l'accusaient de rompre la communion ecclésiale. Dans le domaine religieux, il soutient les homosexuels, justifie l'usage du préservatif contre l'interdiction de l'encyclique Humanae vitae, soutient l'ordination de prêtres mariés, défend l'accès à l'Eucharistie pour les divorcés-remariés et soutient les homosexuels. Il est très critique à l'égard du manque de démocratie dans l'Église catholique et de la discrimination à l'égard des femmes. Il visite les prisons et accompagne les prisonniers, leur rendant la dignité qui leur a été refusée. Il demande aux prêtres de son diocèse de parler davantage de justice sociale que de règles disciplinaires répressives sur la sexualité.

À son incorrection religieuse s'ajoute une incorrection politique. Il a soutenu les objecteurs de conscience. Il a défendu le peuple sahraoui. Il est solidaire du peuple palestinien qu'il visite à plusieurs reprises, dénonce la violence militaire d'Israël à son encontre, défend l'Intifada, rencontre à plusieurs reprises Yasser Arafat et revendique le droit du peuple palestinien à vivre sur sa terre sans dépendre d'Israël. Il participe à l'opération « Un bateau pour la paix » à Athènes et à la chaîne de la paix autour des murs de Jérusalem. Il

vote contre le traité de Maastricht parce qu'il sacrifie l'être humain au profit de l'économie, se prononce pour la construction d'une Europe des peuples et dénonce le manque d'hospitalité envers les immigrés, les réfugiés et les personnes et groupes déplacés.

Il a assisté à l'investiture de Jean Bertrand Aristide à la présidence d'Haïti en solidarité avec « l'une des populations les plus pauvres de la planète qui a toujours souffert des dictatures, des invasions et du colonialisme ». Il s'est rendu à Mururoa pour protester contre les essais nucléaires français. Il a été le seul évêque français à assister au transfert au Panthéon des cendres de l'abbé Henri Grégoire, évêque constitutionnel pendant la Révolution française, partisan de l'abolition de la monarchie, des privilèges de la noblesse et de l'Église. Il s'est élevé contre la guerre du Golfe et s'est opposé à l'embargo qui pénalisait les peuples. Il multiplie les interventions dans les médias pour profiter de l'occasion de dialoguer avec une société en recherche, pour communiquer avec les citoyens et pour faire preuve de transparence. En réponse aux critiques qu'il a reçues à ce sujet, il a répondu : « Quand je vais dans les médias, c'est comme quand je prêche dans la cathédrale. Dans la cathédrale, je m'adresse aux chrétiens ; dans une émission de télévision, j'ose une parole – sans l'imposer – à un public de non-croyants, de personnes en recherche, d'athées ». Après 13 ans d'épiscopat, il est démis de ses fonctions en 1995 par le Vatican qui, dans un acte d'hypocrisie, le nomme évêque de Partenia, un diocèse imaginaire de Mauritanie dans le désert du Sahara qui avait cessé d'exister au VI^e siècle et que Gaillot a transformé en une Église ouverte, inclusive des différentes identités sexuelles exclues par l'Église institutionnelle, sans frontières ethnoculturelles, allant vers les périphéries, comme a coutume de le dire le pape François qui, dans un geste d'accueil et de dialogue respectueux, l'a reçu en 2015. Évêque de Partenia, il a partagé sa vie avec les exclus de la rue du Dragon à Paris, a continué à défendre les causes perdues et a concrétisé le slogan de l'évêque et prophète Pedro Casaldáliga : « Mes causes sont plus importantes que ma vie » avec la conviction qu'« Une Église qui ne sert pas ne sert à rien », titre de l'un de ses livres les plus emblématiques.

Enfant terrible du catholicisme français, il a dialogué publiquement avec le théologien et psychanalyste Eugen Drewermann, enfant terrible du catholicisme allemand, devant des auditoires nombreux. Dans celui de la radio allemande SWF, Drewermann affirme qu'« entre nous deux, il y a une profonde harmonie en faveur de l'être humain », en particulier de l'être humain humilié.

La réponse ecclésiale la plus révolutionnaire et la plus audacieuse jamais vue : Jacques Gaillot, évêque de Partenia

Marcos Velásquez Uribe

Séminariste, il a connu la cruauté de la guerre en Algérie, où il a fait son service militaire. Cette expérience l'a conduit sur les chemins de la non-violence, tout comme l'Église a fait de lui un fidèle héritier du Concile Vatican II. En 1982, il est nommé évêque d'Évreux par Jean-Paul II, à l'âge de 47 ans.

Dans l'exercice de son ministère épiscopal, il témoigne d'un radicalisme évangélique inhabituel, qui met progressivement mal à l'aise ses confrères évêques et l'élite politique de son pays. Ses transgressions lui valent une réputation d'« évêque rouge » et, en 1995, le même pape qui l'a nommé lui retire bientôt le diocèse d'Évreux, lui confiant un territoire ecclésiastique inexistant qui s'est éteint au Ve siècle, sous les sables du désert nord-africain. Nommé évêque d'un lieu inexistant, il devient un berger sans troupeau, sans personne pour l'accompagner et avec qui marcher.

(À ce stade, il convient de rappeler que dans les années 1990, alors que la Curie romaine déployait des moyens ingénieux pour punir obséquieusement les clercs insubordonnés, elle faisait également preuve d'ingéniosité pour dissimuler les crimes et les criminels responsables d'abus sexuels sur des enfants.) Les excès de Monseigneur Gaillot s'accompagnent d'une intelligence vive et d'un zèle apostolique incorruptible qui le conduisent à annoncer l'Évangile dans les ténèbres d'une société qui s'attend à la pompe et à la servilité épiscopales habituelles. Contre ces attentes, Jacques Gaillot a choisi de suivre les traces de Jésus en devenant le serviteur des marginaux, tâche dans laquelle il a ouvert des chemins insoupçonnés, que l'Évangile n'avait pas encore parcourus avec la parresia prophétique d'un authentique berger.

Tout comme Jésus-Christ s'est fait connaître aux malades, aux aveugles, aux possédés, aux lépreux, aux prostituées, aux pauvres, aux orphelins, aux esclaves, aux veuves et aux femmes, Monseigneur Gaillot a suivi son exemple, mettant à jour les marginaux d'hier avec les visages indignés du présent, dont il a ouvert les chemins insoupçonnés dans les années 1980, alors que beaucoup de ces marginalisations n'étaient pas encore globales. Ainsi, réfugiés, migrants, sans-papiers, musulmans européanisés, esclaves sexuels, prêtres mariés, homosexuels, sans-abri, noirs de l'apartheid, Palestiniens et Kurdes sont devenus ses amis et ses compagnons, qu'il a protégés jusqu'à ce qu'il entre en conflit avec les puissants habituels.

Berger d'un peuple inexistant et d'un territoire éteint, il a révélé cette acuité cartésienne par un discernement prophétique lucide. Ainsi, il a vu dans l'exclusion dont il était l'objet un signe évangélique qui l'appelait à devenir l'évêque des exclus et marginalisés du monde, qui, n'étant pas sur un territoire physique, constituaient le peuple confié à un épiscopat virtuel, composé de ceux qui incarnent les nouvelles exclusions (dépouillées de leurs droits essentiels), mais accompagné d'un évêque réel et loyal.

Le lancement du plus grand diocèse du monde, Partenia, a pris force et sens avec la même énergie que la gravité des droits humains bafoués que les exclus portent dans leur vie. Le centre des opérations de cette gigantesque aventure a été symbolisé par un portail électronique à Zurich, en Suisse, où une équipe de volontaires de différentes latitudes est arrivée pour communiquer l'espoir et l'Évangile dans une multiplicité de langues à l'aube d'un monde globalisé.

C'est de ce centre vital qu'est née la réponse ecclésiale la plus révolutionnaire et la plus audacieuse jamais vue, réconciliant la technologie avec la capacité humaine de servir et d'accompagner ceux qui en ont profondément besoin, parce que, comme l'un de ses livres l'a justement intitulé : « Une Église qui ne sert pas n'est bonne à rien ».

En bon prophète, il y a près de quarante ans, Jacques Gaillot a porté à la conscience du monde et au cœur de l'Église les grands défis du présent et de l'avenir, dénonçant l'inhumanité de la guerre, le droit d'asile pour les migrants, la menace nucléaire et les nouvelles formes d'esclavage.

Le même portail résume en une phrase éloquente la vie et l'œuvre d'un évêque marginalisé qui, en 2015, a été réhabilité par le pape François, dans la tâche épiscopale duquel il a assumé le sort de tous les exclus : « Depuis que Partenia n'existe plus, il devient le symbole de tous ceux qui ont l'impression d'avoir cessé d'exister, à la fois dans l'Église et dans la société. C'est un immense diocèse sans frontières où le soleil ne se couche jamais ».

Quand de Rome, le pape François exhorte l'Église à se rendre aux périphéries existentielles, il reste l'espoir que le cri de Jacques Gaillot continue de mobiliser les volontés. C'est la réponse à la voix d'un prophète.